

COMPTES RENDUS

LIVRES



LIMA P. (2014) – *Chauvet-Pont-d'Arc. Le premier chef-d'œuvre de l'humanité révélé par la 3D*, Montéli-mar, Synops Éditions, 208 p., ISBN : 9782954288826, 34,90 €.

Les nouvelles technologies, la physique, la chimie occupent désormais le quotidien des préhistoriens de l'art. Elles les envahissent même parfois au point de se rendre indispensables, incontournables en quelque sorte. La force des sciences dures et des outils sophistiqués est de nous laisser croire que nous ne saurions plus penser sans eux. Ils impressionnent le grand public, attisent la curiosité des médias et bousculent les scientifiques eux-mêmes. Souvent ils échappent aux compétences et au contrôle de la plupart des préhistoriens, plus à l'aise avec les sciences humaines. Pourtant ces techniques et ces technologies modernes sont encore souvent placées en amont des problématiques scientifiques, et de fait ne répondent pas aux questions que l'on se pose. Elles créent des besoins inédits, parfois même factices. Mais pour autant elles ne sont pas inutiles quand on les situe à leur juste place et qu'on en discute les protocoles et les conditions d'applications. Il n'est plus une étude actuelle de l'art préhistorique qui fasse l'économie ici de la microscopie électronique ou de la tribologie pour révéler les secrets des gravures, là de la microspectrométrie Raman, de la fluorescence X ou de la diffraction par rayons X pour révéler les secrets des pigments. Il n'est plus une analyse stylistique qui ne se reconstruise à partir des nouvelles datations radiométriques par le ^{14}C AMS ou par les séries de l'uranium. Le charbon de certains dessins et la calcite qui recouvre certaines peintures nous révèlent aujourd'hui une antiquité et des foyers de l'art jusqu'alors insoupçonnés et qui ne manquent pas de faire grand bruit dans les médias. Les outils numériques de saisie tridimensionnelle par lasergrammétrie ou photogrammétrie ont rejoint, il y a quelques années déjà, le cortège des disciplines nouvelles qui se consacrent à l'étude de l'art pariétal et de son contexte physique. L'imagerie 3D est à la mode et les modèles numériques qui en sont issus constituent des outils d'investigation performants à condition de savoir précisément ce que l'on attend d'eux ou ce que l'on souhaite en faire. Le clone numérique 3D de la grotte Chauvet, réalisé par le cabinet de géomètre-expert Guy Perazio, constitue un bel exemple d'un produit adapté aux besoins des études scientifiques de la grotte originale, de la conservation, de l'archivage et de

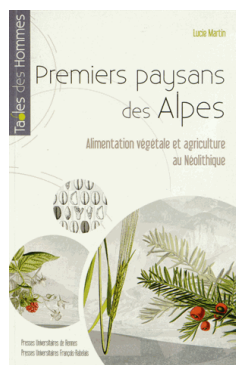
la médiation culturelle. L'ouvrage de Pedro Lima, journaliste scientifique qui s'est déjà fait connaître dans le milieu de l'art préhistorique en signant un livre sur « les métamorphoses de Lascaux », illustre cet axe de « médiation » que peut servir l'imagerie 3D en tissant un lien entre le grand public et l'œuvre originale naturellement inaccessible. Le fac-similé de Chauvet, qui ouvre ses portes au printemps 2015, doit aussi beaucoup au modèle 3D réalisé par G. Pérazio. Le livre de P. Lima est certes beaucoup moins ambitieux que le projet architectural et scénographique que l'on attend et auquel l'auteur consacre un chapitre, mais il est un bon outil de diffusion des connaissances clairement destiné au grand public. C'est également un ouvrage dit « augmenté et évolutif » grâce à ses contenus multimédia (exploration, immersion interactive, animation, etc.) accessibles sur smartphone ou tablette via une application gratuite. On regrettera seulement les « bugs » qui rendent inopérants certains contenus. S'il y eut, il y a dix ans, un « Lascaux révélé » par Renaud Sanson, il y a aujourd'hui un Chauvet révélé par la 3D et porté à la connaissance de tous. Avec un enthousiasme évident et une émotion très communicative, l'auteur rend un hommage vibrant aux artistes aurignaciens de Chauvet. Il donne à partager une expérience vécue unique, tirée de sa visite de la grotte originale. Le style littéraire est largement à la hauteur de l'émotion ressentie et transmise au lecteur. Et l'on éprouve de l'empathie en le suivant dans cette visite virtuelle inédite d'une partie de la grotte Chauvet et de son environnement. On prend aussi plaisir à redécouvrir la fabuleuse histoire de la découverte fin 1994 et à suivre les premiers chercheurs dès 1998.

Il s'agit d'un bel ouvrage dont la conception graphique originale est également servie par les très nombreuses photos de Philippe Psaila tirées du modèle numérique 3D. Elles nous donnent à voir la grotte, ses dispositifs, ses panneaux peints et gravés et ses figures humaines et animales selon des points de vues inédits, parfois même spectaculaires, impraticables dans la vraie grotte pour des raisons de conservation ou d'accessibilité. Les modèles numériques tirent leur avantage de cette formidable capacité à s'affranchir des contraintes naturelles. En revanche, comme souvent en pareil cas, le piqué n'est pas toujours au rendez-vous. La résolution et l'acutance du modèle 3D, aussi élevées soient-elles, n'atteignent pas encore la finesse de l'argentique ou de certains numériques. Enfin les textures ont quelque chose de métallique qui n'est pas toujours du plus bel effet. Nous avons également relevé quelques inexactitudes qu'il convient de corriger. La parure figurée en page 28 est supposée être aurignacienne et constituée de coquillages. Il s'agit en fait des perles ocrées en bois de renne du Protomagdalénien

(Gravettien final) des Peyrugues (Orniac, Lot). Plus loin (p. 32), les trois pièces lithiques présentées, provenant de l'abri des Pêcheurs (Ardèche), ne sont pas les outils cités en légende. Cependant, ces remarques ne doivent pas pour autant déprécier l'ouvrage qui constituera vraisemblablement un bon complément à la visite du fac-similé et peut-être même un succès de librairie. Mais ne nous y trompons pas, l'ouvrage de P. Lima n'est pas une œuvre scientifique. On l'a compris, il s'agit tout à la fois d'un témoignage de visite sensible et personnel et d'une compilation de données glanées auprès des différents chercheurs

qui travaillent dans la grotte. Fait exceptionnel s'il en est, l'auteur cite toujours et clairement ses sources. Il fait parler à plusieurs reprises les scientifiques à qui il rend par là même un vibrant hommage. Cette honnêteté intellectuelle mérite d'être saluée. Personne n'est oublié, pas même l'étude transdisciplinaire qui est en cours, partiellement publiée, et dont une monographie détaillée est attendue avec impatience par les scientifiques et le public averti.

Patrick PAILLET



MARTIN L. (2014) – *Premiers paysans des Alpes. Alimentation végétale et agriculture au Néolithique*. Rennes, coédition Presses universitaires de Rennes et Presses universitaires François-Rabelais, 228 p. ISBN : 978-2-7535-3381-3.

L'ouvrage de Lucie Martin représente la publication de la thèse qu'elle a soutenue au Muséum national d'histoire naturelle en 2010. Il s'appuie sur l'étude carpologique (graines et fruits) de quatre gisements des Alpes du Nord et vise à la connaissance de l'exploitation du milieu montagnard par l'homme au Néolithique. Il s'agit en particulier de mieux comprendre la place de l'agriculture et de la cueillette dans la subsistance des hommes et de leurs troupeaux, en tenant compte des caractéristiques environnementales (étagement de la végétation en particulier).

L'étude des fondements de l'agriculture néolithique, de sa diffusion, de son implantation et de sa maturation dans de nouveaux territoires est une problématique fondatrice de la carpologie. Pourtant, un peu étrangement, le Néolithique n'a fait l'objet d'aucun travail carpologique d'envergure dans la moitié sud de la France depuis la thèse de Philippe Marinval en 1988 (thèse qui, de plus, est malheureusement restée inédite). Il faut dire que l'analyse carpologique de couches néolithiques en milieu sec, souvent pauvres en restes carpologiques, dont l'état de conservation est souvent médiocre, demande un investissement dans les travaux de laboratoire qui peut parfois décourager... La contribution proposée par L. Martin est donc particulièrement bienvenue. La volonté de se pencher sur les stratégies de subsistance en montagne doit également être saluée. Si l'attrait pour les zones d'altitude s'est manifestement renforcé ces dernières années dans la communauté des archéologues, les fouilles d'importance restent peu fréquentes et, conséquemment, les études carpologiques sont rares. La caractérisation des modes d'exploitation de la montagne repose principalement sur l'apport de la palynologie, qui, il est vrai, trouve ici des conditions écologiques des plus favorables à son épa-

nouissement. Le choix de la montagne entraîne un autre aspect original dans le travail de L. Martin, celui de s'intéresser à l'entretien et à l'alimentation du bétail. Ce pan, aussi fondamental que méconnu, de l'économie agraire néolithique n'a jusqu'à présent pu être véritablement abordé que dans les sites lacustres nord-alpins de Suisse et d'Allemagne qui ont, notamment, conservé quantités de coprolithes que les archéobotanistes s'empressent de disséquer.

L. Martin s'aventure en montagne à partir d'un corpus limité à quatre sites mais ceux-ci lui confèrent néanmoins une assise solide. Il s'agit de fouilles récentes, lui ayant généralement permis de s'impliquer dans les phases de terrain et de traitement des prélèvements, afin de développer un échantillonnage conséquent, évolutif et adapté en fonction de l'avancée des fouilles et des problématiques. Elle bénéficie de datations solides, de contextes bien caractérisés et s'appuie sur des approches pluridisciplinaires. Les quatre sites diffèrent et se complètent par leurs caractéristiques archéologiques (types d'occupations) et environnementales. La Grande Rivoire (Sassenage, Isère) est un abri sous roche du massif du Vercors, orienté au sud à 580 m d'altitude, et utilisé comme bergerie au cours du Néolithique. Les soixante-cinq prélèvements analysés touchent un horizon du Néolithique ancien et concernent plus abondamment le Néolithique moyen I et II, ainsi que le Néolithique final. Le Chenet des Pierres (Bozel, Savoie) est un habitat de plein air localisé à 940 m d'altitude, dans une vallée de la Tarentaise. L'échantillonnage carpologique concerne les deux phases principales d'occupation, au cours du Néolithique moyen I et II. Une occupation en grotte a été étudiée aux Balmes (Sollières-Sardières, Savoie), dans la vallée de la Maurienne, à 1 350 m d'altitude. La cavité a été utilisée comme bergerie, en particulier au cours du Néolithique final. Les carporestes étudiés proviennent notamment d'une concentration datée du Néolithique moyen II ou du Néolithique final. Le dernier site, l'Aulp du Seuil (Saint-Bernard-du-Trouvet, Isère), est une halte de chasse dans un abri-sous-roche localisé à 1 720 m, dans le massif de la Chartreuse. L'analyse carpologique porte seulement sur l'occupation du Néolithique moyen I.

Dans les deux premières parties de l'ouvrage, l'auteur pose de façon utile et documentée, sans développement excessif, le cadre géographique, paléoécologique et